

Editorial.

Il te faut mettre le casque. Ou prier.

Je pense que vous l'avez vue, cette grande affiche, qui depuis quelques semaines est mise à côté de nos routes. Elle est bien jolie, avec ces deux casques oranges dressés l'un contre l'autre, qui sont en même temps deux mains jointes comme pour une prière. Et puis ce conseil: "Mettez le casque. Ou priez". (Bien sûr que chez nous, il est en français, mais je l'ai traduit pour que toutes les braves gens puissent comprendre.) Mais pour dire la vérité, ce n'est pas un conseil, c'est bel et bien un ordre, étant donné que, si vous êtes sur une moto, une vespa, sans votre casque, gare aux gendarmes !

Ce qui me gêne, c'est le "ou". Veut-on nous faire croire que l'on peut ou bien mettre le casque, ou bien prier, et qu'on sera protégé dans tous les cas ? Il est prouvé que le casque protège ta tête.

Pour la prière, c'est une tout autre affaire. C'est une affaire d'amitié avec Dieu et de confiance en lui. Et si, par malheur, tu te casses une jambe dans une mésaventure malgré ton casque, tu peux quand même demeurer dans l'amitié de Dieu.

L'art secoue de l'âme la poussière accumulée par la vie jour après jour.
Pablo Picasso

Nouvelles de par chez nous.

Amicale de Savigny, Forel et environs.

L'assemblée statutaire 2007 s'est tenue à Forel le samedi 14 avril dans une belle salle toute neuve. Chacun s'est senti triste quand le président a annoncé la démission de Félice Trolliet, vice-présidente. Il a fallu nommer quelqu'un pour la remplacer et c'est Pierre Devaud de la Goille qui a été acclamé au comité. Sûrement qu'il fera l'affaire.

Pour quant à Félice Trolliet de Vucherens, elle va nous manquer. Elle a toujours été fidèle, elle a partout prêté la main sans rechigner, elle sait bien le patois qu'elle parlait avec ses amis Frank Cherpillod et Gaston Cherpillod avant qu'ils ne meurent, et c'est une personne de sorte. Cependant, elle ne va pas laisser tomber le patois et les patoisants et nous aurons encore le plaisir de la voir parmi nous. Merci à toi, Félice, pour tout ce que tu nous as donné et à bientôt !

Le comité de l'Amicale :

Président: Jean-Louis Chaubert, Puidoux
Caissier: Daniel Cordey, Forel
Secrétaire: Marie-Louise Goumaz, Puidoux
Membres : Benjamin Monachon, Rivaz
Pierre Devaud, La Goille/Savigny.

Association Vaudoise des Amis du Patois

Nous avons eu notre assemblée aux Troncs, chez nos amis de "Jorat souviens-toi". Nous avons fait le choix d'y inviter tous les membres de l'Amicale pour le dîner et pour l'après-midi. Nous voulions leur présenter le nouveau dictionnaire et son CD. Pour le matin, c'était la partie officielle avec les rapports habituels. Pour ce qui concerne le "Conteu", nous avons dû accepter la démission de notre rédacteur. C'est bien dommage, mais Bernard Gloor qui en avait eu l'idée et l'avait mis en route est maintenant trop chargé. Comme tant de retraités, il avait pensé qu'il aurait suffisamment de loisirs. Ainsi, en le remerciant pour tout ce qu'il a fait, nous avons décidé de confier l'affaire à une commission où chacun fait sa part, entre Marlyse Lavanchy, Marie-Louise Goumaz, Nicole Margot et Pierre Guex. Il appartiendra au lecteur de juger.

Parler patois.

Depuis quantité d'années, nous disons qu'il faut apprendre notre patois, qu'il faut le lire, l'écrire et surtout qu'il faut essayer de le parler juste. Mais, mais ... il y avait le dictionnaire qui demandait de l'énergie ; il y avait que pour arranger tout ça, il faut du temps et de la patience; il faut trouver les gens qui veulent bien s'en occuper, ceux qui ont le temps de mener les affaires et ceux qui ont le temps de venir apprendre, il faut trouver les jours qui vont pour toutes et tous ; quand on a trouvé le jour, il faut chercher l'heure dans la journée, il faut savoir où aller pour être bien, il faut calculer et se demander combien de gens il faut mettre ensemble pour faire de la bonne ouvrage. S'il nous a fallu quelques années pour arriver à faire Le Conteur, nous pouvons comprendre qu'il nous faut aussi du temps pour embrayer ce moment de babillage.

Mais nous y sommes arrivés et nous avons trouvé trois endroits, également trois jours pour faire trois groupes de cinq ou six personnes de bon aloi qui veulent parler ensemble, mais en patois.

1. À Puidoux, chez Madame Marie-Louise Goumaz, à la Vulpillière, (tél. 021 941 21 16)
2. À Vers-chez-les-Blanc, chez Pierre Guex, Rte du Jorat 86, (tél. 021 784 16 59)
3. Chez Pierre Devaud, La Goille, Rte du Jorat 13, (tél. 021 781 31 43)

Départ.

Il y a départ et départ. Tous les départs ont quelque chose qui fait mal. L'ami qui vous dit "Adieu" pour rentrer chez lui, celui qui s'en va loin du pays pour longtemps, mais, quand quelqu'un s'en va pour toujours, et qu'on sait qu'on ne se reverra jamais, c'est une douleur véritable. C'est pour toujours que Madame Anne Lise Nihan est partie il y a quelques jours. C'était la vaillante sœur de notre ami Michel Freymond qui a travaillé pour le dictionnaire et lui a donné de beaux dessins. Et c'est Madame Nihan-Freymond, avec son ordinateur, qui s'est battue pour pouvoir donner à l'imprimeur ces disquettes sans lesquelles on ne peut rien faire aujourd'hui. Elle ne connaissait pas le patois, Madame Nihan, et vous pouvez vous imaginer ce qu'elle a dû fournir d'efforts pour apprivoiser notre vieille langue et pour que tout soit fait à la perfection! Elle n'a jamais rechigné, s'est appliquée à fond jusqu'au bout quand bien même il lui fallait lutter avec la maladie. Madame Nihan était une grande dame, vaillante, souriante et serviable pour tous, intelligente et pleine de courage. Tous ceux qui ont œuvré pour le dictionnaire du patois vaudois et tous ceux qui l'ont connue sont dans le deuil et veulent la garder fermement dans leur souvenir.

« Burn out » et « borne-out »

Ce sont des mots nouveaux qui devraient être mis au cachot pour toujours et qui cherchent à se répandre par chez nous. On les entend à la radio, on les lit sur les journaux.

« Burn out », ça veut dire « brûlé complètement » par les soucis et le travail qu'on n'arrive pas à mener à bout.

« Borne out », c'est être fatigué à tel point qu'on ne peut pas en avant parce que l'ennui vous ronge. Pas l'ennui du pays des anciens, pas non plus l'ennui de sa bonne amie qui étudie de l'autre côté de la grande gouille, mais l'ennui qui vous ravage jour et nuit quand vous n'avez pas assez d'ouvrage pour occuper le temps qu'il faut tuer en s'occupant à des riens. Il paraît qu'aujourd'hui, il y a dans les bureaux (assurances, banques, administration) des gens qui sont malades de ça. Diable ! N'y a-t-il pas toujours quelque chose à faire partout si on regarde comme il faut ? Il se dit qu'il y a des directeurs, des chefs qui ferment les yeux et paient des hommes et des femmes qui ne font presque rien, même rien, des fois qui font semblant de travailler. Où allons-nous ?

Dans les années de misère (1930-1938), mon père allait par les campagnes tous les samedis pour essayer de trouver de l'ouvrage pour le lundi à venir. Il devait en donner, coûte que coûte, à ses ouvriers qui avaient femme et enfants (jusqu'à 19 !) et bien souvent des parents âgés à nourrir et à loger. Dans ce temps,

il n'y avait pas d'assurance pour les chômeurs, contre la maladie non plus, pour les vieillards, rien de rien. Des fois, mon père revenait tout déçu ; il n'avait rien déniché, pas seulement une scie à ressouder, pas seulement une machine à retaper. Alors, le lundi matin, les machines de l'atelier ne chantaient pas comme d'habitude, mais... les ouvriers étaient occupés, l'un à couper du bois, un autre à graisser des outils, à labourer le plantage, à nettoyer le ruisseau. Ils avaient à faire quelque chose d'utile. Il leur restait l'espoir de retrouver l'ouvrage habituel durant les jours à venir.

Gagner son pain, c'est bon pour la santé.

17.4.2007

M-L.G

Avec le falot-tempête. Elise Guex 2002

Elle est véritable, celle-là. Et pas très vieille. Elle est arrivée dans un village au pied du Jura, quelques années après la guerre de trente-neuf, je crois.

Là demeurait un boulanger, ou plutôt un fournier. Il cuisait son pain au four de la commune, puis après il allait le livrer dans les villages d'alentour où vivaient ses clients. Il faisait sa tournée, le soir avec le char; il y attelait sa vieille jument. Quelle brave bête. Il n'y avait presque pas besoin de la guider. Elle connaissait le chemin sur le bout du doigt, si on peut dire comme ça pour un cheval. Notre fournier était très souvent invité par des amis : « Viens boire un petit verre ! » Et il se croyait obligé d'accepter. Par bonheur, la «Diane» (c'était le nom de la jument) n'avait aucune peine à retrouver la maison et la crèche.

Mais les années ont passé. La «Diane» n'a plus pu en avant. Il a fallu la vendre et acheter une voiture. Avec les petits verres, ce n'était plus comme avant quand la nuit était là et qu'il fallait rentrer à la maison... Il faut bien dire que pour ce qui est de conduire son auto, notre gaillard n'était pas tellement au point. Mais, depuis l'époque du char et de la jument, il avait gardé le falot. Alors, il faisait comme ça : il arrêtait son auto, il en descendait, il allait poser son falot allumé trente mètres en avant, il revenait conduire la voiture jusqu'au falot et recommençait jusque chez lui. Combien de reprises lui fallait-il ?

Ça, je ne peux pas vous le dire.

L'amour, c'est ce qui arrive à un homme et à une femme qui ne se connaissent pas.

William Somerset Maugham

Un bobet

Un gaillard, un peu benêt et pas malin demeurait chez sa soeur qui s'était mariée et qui préparait un petit trousseau pour un nouveau visage qui devait venir au monde dans ce ménage. Le berceau était déjà commandé ; et un jour que la jeune femme parlait avec son mari, elle lui fait: Il faudrait en dire deux mots à mon frère, car le pauvre innocent ne se méfie de rien, il vaut mieux le prévenir.

C'est ce qu'ils firent et après l'avoir appelé, ils lui disent :

- Eh bien, tu ne sais pas, il va nous venir bientôt un poupon !

- Ah! Oui. Est-ce que ce sera un garçon ou une fille ?

- Oh! on n'en sait rien.

- Ah! vous n'en savez rien ?

- Non.

- Alors, je ne sais donc pas si je serai oncle ou bien tante !

Conteur Vaudois 11.2.1888

À l'Auberge du Chalet-à-Gobet

Dans la grande salle d'en haut de cette auberge, vous pouvez lire sur la paroi quelques dictons en patois:

Qui bien fera, bien trouvera.

Travailler et économiser, bon moyen pour s'enrichir.

Bien boire, bien manger et peu travailler, n'est pas le moyen de s'enrichir.

Il n'est pas pauvre celui qui a deux bons bras.

Si vous y allez, vous pourrez voir que par malheur, l'ouvrier qui a refait les lettres a fait quelques fautes ; sûrement qu'il ne parlait pas notre langue. Pour vous, nous les avons corrigées.

Le jambon à l'herbe.

Depuis quelque temps, les gens de la ville se retiennent de manger de la viande de boeuf, tout ça à cause de la vache folle. Ils préfèrent la viande des cochons qui sont élevés en liberté dans les champs, plutôt que de ceux qui sont gouvernés à la mitre dans les boîtes.

Tout ça, un bon paysan qui demeurait entre Essertines et Epautheyres l'a bien compris et pour améliorer encore la viande, il a décidé de semer du chanvre et de le donner à manger à ses bêtes avant d'aller trouver celui qui tue les cochons. Le rôti avait c'est sûr un bon fumet d'herbette, il était tellement tendre qu'il fondait dans la bouche. Et ça venait bien sûr après que les porcs avaient mangé cette herbe. Ils avaient les yeux tout émoussés, ils se reléchaient le museau pour ne rien perdre, ils étaient tout joyeux, ils n'avaient plus peur du grand saut de la mort.

Le paysan avait fait tout ça pour adoucir le dernier moment des bêtes sur cette terre. Mais il n'a pas pensé que les gendarmes avec leurs hélicoptères seraient assez fouineurs pour repérer ces champs de chanvre cachés entre deux parchets de maïs. Il a bien essayé d'expliquer que le « cannabis » était seulement pour adoucir le sort des cochons devant la mort, ces fonctionnaires à la crèche de l'Etat n'ont rien voulu entendre et, pour punir le paysan de n'avoir pas respecté la loi, - le jugement fut vite fait - ils ont écrabouillé l'herbe.

Depuis, les cochons s'en vont à l'abattoir la peur au ventre, les yeux pleins de larmes. Le jambon n'aurait pas la bonne odeur de l'herbe et vous-même, vous ne pouvez plus demander au boucher: «Donnez-moi un bon boutefas au cannabis» !

(Patois des Ruffiant)

Marguerite Longchamp

Chez une personne, la folie est rare, mais dans des groupes, des nations et des époques, c'est la règle.

Friedrich Nietzsche

Faut-il tourner, faut-il pas tourner mon blé ?

J'avais juré, il y a déjà longtemps, quand j'aurais l'idée de faire quelque chose, de ne plus écouter personne. Mais jurez ! Ce n'est pas le tout de jurer : il faut tenir, et tenir bon, une fois qu'on a juré.

Je me suis laissé reprendre à suivre les dires des gens, comme un gros benêt, un gros dadais que j'ai été, pas plus tard que hier après-midi, par ce temps incertain, avec mon froment du Pontet que nous avons fauché lundi passé. Mais comme vous allez voir, on dirait, aussi, que c'était fait exprès.

Je parlais tout seul, après dîner, avec un manche de râteau et l'idée de le tourner et de le tourner tout, quel temps qu'il fasse, que je n'avais pas fait deux pas

que je rencontre déjà, au milieu du chemin, Guillaume du Posat, qui allait ferrer sa jument et qui me dit:

- Tu vas tourner ?

- Je vais essayer, que je lui réponde, il semble que le temps se lève...?

- Il se lève pour pisser, qu'il me dit. Avant une heure, on a la pluie.

- À quoi le vois-tu ?

- D'abord, au temps. Quand le soleil se baigne de cette manière, ce n'est pas bon signe. Et regarde-voir comme les hirondelles volent bas ! Puis, les mouches sont trop méchantes ; elles sont enragées, elles vous dévorent. Ces poisons de taons se plantent jusqu'à travers votre chemise. Guigne-voir la "Mâora" (? = la Mûre ?, la Maure ?, la Brune ?) quel essaim elle en a sous la panse. Le bras me décroche de la retenir.

Sur ce, Guillaume a écrasé de colère un taon qui le piquait sur la main, et s'est dirigé, traîné par la "Mâora" vers la forge, et moi, du côté du Pontet.

En passant devant la Condémine, Georges qui enchaplait sous le gros noyer, m'arrête en me disant:

-Tu es bien pressé, où vas-tu ?

- Au Pontet.

- Que faire, au Pontet ?

-Voir si je peux tourner le froment...

- Tu as, sacrebleu, une bonne idée ! Une fois tournée, la graine est à moitié sèche. Je veux appeler les nôtres, qui font la reposée, pour les envoyer tourner aussi vers la Fin du ruisseau.

Il a jeté à terre sa faux et son marteau, et pendant que j'allais toujours, je l'ai entendu qui criait :

- Allons, paresseux, levez-vous ! Il fait du soleil : la graine va griller ! Tout le monde va ramasser !

Georges disait ainsi pour les faire bouger quand bien même il n'avait vu passer personne que moi avec mon manche de râteau. Mais ça m'a fait plaisir de

l'entendre; ça m'a donné du courage et fait oublier un moment ce que m'avait dit Guillaume du Posat.

Arrivé au Pontet, je trouve au bout du champ Justin au Sapeur, qui venait d'arracher des pommes de terre et qui était penché en tenant une poignée de froment.

- Comment le trouves-tu ? que je lui dis.

- - Comment le trouves-tu ?, comment le trouves-tu ? (C'est curieux, quand il parle, il reedit souvent la même affaire.) Voilà, il est comme ça, comme ça... Faudrait du chaud...

- Avons-nous le beau ?

- Que veux-tu que je te dise? On ne peut plus rien dire du temps... Des averses de soleil, des averses de pluie... ? Quand je te dis que c'est à perdre la tête, on n'y voit plus goutte... Pour du beau, du bien beau, je ne sais pas... Il y avait trop de champignons sur le tas de fumier ce matin et la fumée du four traînait et sentait trop mauvais; et quand je me suis levé, il y avait encore le nuage sur les étangs de Molondin...

- Vous croyez à la pluie, alors, Justin ?

- À la pluie, à la pluie... Je ne dis pas que je crois à la pluie, mais je te dis que le temps est que... entre deux, comme on dirait... sur le ballant, qu'on ne peut rien parier.

- Je venais pour tourner ce froment...

- Pour le tourner ?

- Oui. Qu'en dites-vous ?

- Ma foi, ma foi, à ta place, je saurais pas trop que faire... Si tu le tournes, que le soleil ne claire pas, ça ne donne rien pour aujourd'hui. Maintenant, s'il pleut, t'es dans le cas de falloir encore le retourner, et alors, il se trouvera tout emmêlé... Le laisser comme ça, c'est quasiment mal fait, il s'encrotte toujours plus... Ma foi, fais comme tu voudras. Moi, il me faut aller porter ces pommes de terre à la femme qui a envie d'en cuire pour le goûter. (à suivre.)

Des hommes sur la frontière

À corriger dans le numéro "Hivè 2007"

À la page 17, il y a quelques lignes qui ont sauté entre "maintenant qu'ils sont rétablis" et "Aujourd'hui les gamins..."

Les voici:

Les 1er, 2 et 3 février, 86'000 hommes ont passé la frontière entre St. Cergue et les Verrières. Vous avez vu l'allure des nôtres : eh bien, diable, imaginez-vous ce que ça a donné à Jougne avec plus de mille gaillards, et aux Verrières avec 33'000 ! Que je sois damné si je mens ! On peut le lire dans notre « *Feuille d'Avis de la Vallée* » .

Et les chevaux !... seulement à Vallorbe : 4'000 chevaux et mulets qui devaient passer la nuit dehors. Il y en a eu 75 qu'ils ont trouvés morts au matin.

Quasi cinq semaines ont passé depuis....

Le casse-tête. (Réponse)

Le Frédon, s'il aura bien pris ses remèdes comme le médecin l'a dit et s'il n'aura point laissé tomber de pilule sous la table arrivera le même jour au bout de toutes les boîtes le 23 avril 2008 et pourra tout recommencer le 24. Il faut penser que 2008 sera une année bissextile.

Le nouveau casse-tête. (Mais vieux comme le monde)

Il ya quelque part dans les bois du Jorat un étang. Il est rond, il a 12 m. de diamètre. La première fois que je l'ai vu, cet étang, des roseaux en occupaient une surface d'à peu près un mètre carré. L'année suivante, il y en avait le double. Puis, j'ai cessé d'y aller jusqu'à aujourd'hui. Maintenant, il est assez sûr que, pendant cet été, tout l'étang sera couvert de roseaux. Je ne suis pas capable de me souvenir quand j'ai découvert cet étang. C'était en automne, mais de quelle année ? C'est ce qu'il vous faut me dire.